

PENSÉE ET POÉSIE

Même si chez quelques heureux mortels, poésie et pensée ont pu apparaître conjointement et parallèlement, même si chez d'autres plus heureux encore, poésie et pensée ont pu se mêler en une seule forme d'expression, il est vrai que pensée et poésie s'opposent très profondément à travers toute notre culture. Chacune réclame éternellement pour elle l'âme qu'elle habite. Et cette double tension peut être la cause de quelques vocations ratées et d'une grande et interminable angoisse noyée dans la stérilité.

Mais il y a une autre raison, plus décisive encore, de ne pas abandonner le sujet : c'est qu'aujourd'hui poésie et pensée nous apparaissent comme deux formes insuffisantes, nous semblent être deux moitiés de l'homme : le philosophe et le poète. L'homme entier n'est pas dans la philosophie ; la totalité de l'humain n'est pas dans la poésie. Dans la poésie nous trouvons directement l'homme concret, individuel. Dans la philosophie l'homme dans son histoire universelle, dans son vouloir être. La poésie est ren-

contre, don, découverte par la grâce. La philosophie quête, recherche, guidée par une méthode.

C'est chez Platon qu'a lieu dans toute sa vigueur l'affrontement de ces deux formes de la parole, dont l'issue se résout par le triomphe du logos de la pensée philosophique, le début de ce que nous pourrions appeler « la condamnation de la poésie » et l'inauguration, en Occident, de la vie hasardeuse et comme en marge de la loi, de la poésie, sa marche sur d'étroits sentiers, son errance et parfois son égarement, sa folie croissante, sa malédiction. Depuis que la pensée a réalisé sa « prise de pouvoir », la poésie est restée à vivre dans les faubourgs, sauvage et déchirée proclamant à grands cris toutes les vérités inconvenantes ; terriblement indiscrete, révoltée. Parce que les philosophes n'ont encore gouverné aucune république, la raison par eux fondée a exercé un empire décisif dans la connaissance, et ce qui n'était pas radicalement rationnel, selon de curieuses alternatives, ou bien a subi sa fascination, ou bien est entré en révolte.

Nous ne tentons pas de faire ici l'historique de ces alternatives, ce qui serait pourtant particulièrement nécessaire, notamment à travers une étude de leurs rapports intimes avec le reste des phénomènes qui donnent son caractère à une époque. Avant de nous lancer dans pareille entre-

prise mieux vaut éclairer le fond du dramatique conflit où se débat celui qui a besoin des deux. Oui, il vaut la peine de mettre en lumière la raison du double et irrécusable besoin de poésie et de pensée et l'horizon entrevu comme l'issue du conflit. Horizon qui, sauf à être une hallucination née d'une soif singulière, d'un amour obstiné qui rêve une réconciliation par-delà la disparité actuelle, serait simplement l'accès à un nouveau monde de vie et de connaissance.

« Au commencement était le verbe », le logos, la parole créatrice et ordonnatrice, qui met en mouvement et légifère. Par ces mots, la plus pure raison chrétienne vient s'associer à la raison philosophique grecque. La venue au monde d'une créature dont la nature comportait la contradiction extrême, impensable, d'être à la fois un être divin et humain, n'arrêta pas de sa divine absurdité la progression du logos platonico-aristotélicien, ne rompit pas avec la force de la raison, avec sa primauté. Malgré la « folie de la sagesse » cinglante de saint Paul, la raison comme racine ultime de l'univers restait sur pied. Pourtant, quelque chose de nouveau était advenu : la raison, le logos était créateur, face à l'abîme du néant ; il était la parole de celui qui, en parlant, pouvait tout. Et le logos demeurait au-delà de l'homme et au-delà de la

nature, au-delà de l'être et au-delà du néant. Il était le principe au-delà de tout ce qui a un principe.

Quelle est la racine en nous de la pensée et de la poésie ? Nous ne voulons pas, pour le moment, les définir, mais découvrir la nécessité, l'extrême nécessité à laquelle viennent répondre ces deux formes de la parole. Le besoin de quel amour viennent-elles satisfaire ? Et laquelle des deux nécessités est-elle la plus profonde, laquelle est-elle née au plus profond de la vie humaine ? Laquelle est-elle la plus indispensable ?

Si la pensée a trouvé naissance dans le seul étonnement, comme nous le disent des textes vénérables¹, il n'est pas facile d'expliquer qu'elle en soit venue si rapidement à prendre la forme d'une philosophie systématique ; ni qu'une de ses plus hautes vertus ait été celle de l'abstraction, cette idéalité atteinte par le regard, oui, mais un genre de regard qui a cessé de voir les choses. Car l'étonnement que produit en nous la généreuse existence de la vie autour de nous ne permet pas un aussi rapide détachement des multiples merveilles qui la suscitent. Et comme la vie, cet étonnement est infini, insatiable et ne veut pas décréter sa propre mort.

Pourtant, nous trouvons dans un autre texte vénérable – plus vénérable encore par la triple

¹ Aristote, *Métaphysique*, L. I. 982b.

auréole que lui confèrent la philosophie, la poésie et... la « Révélation » –, une autre racine de la philosophie : il s'agit du passage du livre VII de *La République*, où Platon présente le « mythe de la caverne ». La force qui est à l'origine de la philosophie est ici la violence. Et maintenant alors, oui, étonnement et violence conjoints comme des forces contraires qui ne se détruisent pas, nous expliquent ce premier moment philosophique où nous trouvons déjà une dualité et, peut-être, le conflit originaire de la philosophie : éprouver d'abord un saisissement extatique devant les choses et se faire ensuite violence pour s'en libérer. Il semblerait que la pensée ne prend la chose qu'elle a devant elle que comme prétexte et que son saisissement premier se voit aussitôt nié et, qui sait, trahi, par cette hâte à se lancer vers d'autres régions qui l'obligent à rompre avec son extase naissante. La philosophie est une extase qu'un déchirement fait échouer. Quelle est cette force qui la déchire ? Pourquoi la violence, la hâte, la soif de détachement ?

Nous voyons ainsi plus clairement la condition de la philosophie : étonnement, oui, saisissement face à l'immédiat, pour s'en arracher violemment et se lancer vers autre chose, une chose qu'il faut chercher et poursuivre, qui ne s'offre pas à nous, qui ne nous donne pas sa présence. Et c'est ici que commence alors le pénible cheminement,

l'effort méthodique pour saisir quelque chose que nous ne possédons pas, et que nous avons besoin de posséder, avec une rigueur telle, qu'elle nous oblige à nous arracher à cela que nous possédons déjà sans l'avoir recherché.

Sans nous interroger pour l'instant sur l'origine et la signification de cette violence, voilà qui est suffisant pour comprendre que certains êtres parmi ceux qui sont restés pris dans l'étonnement originaire, le primitif *thaumazein*, ne se résignent pas face à ce nouveau revirement, n'acceptent pas le chemin de la violence. Quelques-uns de ceux qui ont senti leur vie suspendue, leur regard pris au filet de la feuille ou de l'eau, n'ont pu passer le second moment où la violence intérieure oblige à fermer les yeux en quête d'une autre feuille et d'une autre eau plus vraies. Non, tous n'ont pas suivi le chemin de la vérité laborieuse et certains sont restés pris à ce qui est présent et immédiat, à ce qu'offre sa présence et propose sa forme, à ce qui tremble à force de proximité ; ils n'ont senti aucune violence ou peut-être n'ont-ils pas senti cette sorte de violence, ils ne se sont pas lancés dans la recherche du modèle idéal, ni ne se sont disposés à gravir péniblement le chemin qui mène de la simple rencontre avec l'immédiat à ce qui est permanent, identique, à ce qui est Idée. Fidèles aux choses, fidèles à leur étonnement premier et extatique, ils ne se sont

jamais décidés à s'en arracher ; ils ne l'ont pu, parce que la chose même était désormais fixée en eux, elle était imprimée à l'intérieur d'eux-mêmes. Ce que le philosophe poursuivait, le poète d'une certaine façon l'avait en lui ; d'une certaine façon, oui, mais de quelle manière différente ?

Quelle était cette manière différente de posséder à présent la chose, qui empêchait justement la naissance de la violence philosophique et qui produisait au contraire un genre particulier de trouble et une plénitude inquiétante, presque effrayante ? Quel était ce pouvoir fait de douceur et d'inquiétude qui apaise et ne suffit pas ? Nous savons qu'on lui donne le nom de poésie et qui sait quel autre nom oublié. Et depuis lors le monde s'était divisé, traversé par deux chemins. Le chemin de la philosophie, par lequel le philosophe, poussé par le violent amour de ce qu'il recherchait, avait abandonné la surface du monde, la généreuse immédiateté de la vie, fondant son ultérieure et entière possession sur une première renonciation. L'ascétisme avait été découvert comme l'instrument de ce genre de savoir ambitieux. La vie, les choses, seraient exprimées d'une manière implacable, presque cruelle. Le saisissement premier allait être converti en une persistante interrogation ; la recherche de l'intellect

vient de commencer à s'infliger son propre martyre et celui de la vie également.

L'autre chemin est celui du poète. Le poète ne renonçait pas, il cherchait à peine, parce qu'il possédait. Il possédait pour le moment ce qui s'offrait à ses yeux, à ses oreilles, à son toucher ; il possédait ce qu'il regardait et écoutait, ce qu'il touchait, mais aussi ce qui apparaissait dans ses rêves et ses propres visions intérieures à tel point mêlées aux autres, à celles qui erraient au dehors, qu'ensemble elles formaient un monde ouvert où tout était possible. Les limites s'altéraient à tel point qu'il finissait par ne plus y en avoir. Les limites de ce que découvre le philosophe, par contre, se précisent et se distinguent de telle sorte qu'un monde s'est finalement formé avec son ordre et sa perspective propres, où existe à présent le principe et ce qui a un principe ; la forme et ce qui est au-dessous d'elle.

Le chemin de la philosophie est le plus clair, le plus sûr ; la Philosophie a vaincu dans la connaissance car elle a conquis quelque chose de ferme, quelque chose de si vrai, compact et indépendant qu'il est absolu, qu'il ne se fonde sur rien et que tout vient s'y fonder. La difficulté du chemin et le renoncement ascétique ont été largement compensés.

Chez Platon, la pensée, la violence pour la vérité, a livré une aussi terrible bataille que la

poésie ; on sent son fracas dans d'innombrables passages de ses dialogues, dialogues dramatiques où combattent les idées et, sous-jacents, on devine d'autres combats encore plus grands. Peut-être le plus grand est-il, pour celui qui semblait être né pour la poésie, d'avoir choisi la philosophie. Et c'est si vrai, que dans chaque dialogue, elle la frôle même, en démontrant ainsi sa raison, sa justice, sa vigueur. Mais dans les passages les plus décisifs, quand le recours à la dialectique semble finalement épuisé, il est également évident que, tel un au-delà de toutes les raisons, surgit le mythe poétique. Il en va ainsi, dans *La République*, dans *Le Banquet*, dans *Le Phédon*... à tel point qu'après avoir lu ce dernier, le plus saisissant, le plus dramatique de tous, nous gardons un doute sur l'intime vérité de Socrate. Et l'image du maître flâneur, sa vocation de penseur coureur de rues, vacille. Quel était son savoir intime, la source de sa sagesse, quelle était la force qui donna tant de beauté et de clarté à sa vie ? Celui qui dit que « la philosophie est une préparation à la mort », abandonne la philosophie en s'en approchant et, prêt à y entrer, fait de la poésie et plaisante. La vérité était-elle autre ? Touchait-il alors à une vérité par-delà la philosophie, une vérité qui ne pouvait être révélée que par la beauté poétique ; une vérité qui ne peut être démontrée mais seulement suggérée par ce *plus*

que répand le mystère de la beauté sur les raisons? Ou serait-ce que les vérités ultimes de la vie, celles de la mort et de l'amour, bien que recherchées, sont finalement atteintes par un don, par une heureuse découverte, par ce qui ensuite s'appellera « grâce » et qui déjà en grec porte son beau nom, *kharis*, *kharites*?

En tout cas Socrate avec son mystérieux « démon » intérieur et sa mort lumineuse, et Platon avec sa philosophie, semblent suggérer qu'une pensée pure, sans mélange poétique d'aucune sorte, n'en était qu'à ses débuts. Et ce qui aurait pu être une « pure » philosophie n'était pas encore suffisamment forte pour aborder les sujets décisifs qui se présentaient à un homme éveillé de leur temps.

La poésie poursuivait, entre-temps, la multiplicité dédaignée, l'hétérogénéité méprisée. Le poète, amoureux des choses, s'attache à elles, à chacune d'elles, et les suit à travers le labyrinthe du temps, du changement, sans pouvoir renoncer à rien : ni à une créature ni à un instant de cette créature, ni à une particule de l'atmosphère qui l'enveloppe, ni à une nuance de l'ombre qu'elle projette, du parfum qu'elle exhale, du fantôme qu'en son absence elle suscite. L'unité n'importe-t-elle pas au poète? Reste-t-il attaché de manière désordonnée – immorale – à la multiplicité apparente,

par inappétence et paresse, par manque de cette vigueur ascétique qui lui permettrait de poursuivre le grand amour du philosophe : l'unité?

Nous touchons là au point peut-être le plus délicat de tous : celui lié au problème de « l'unité-hétérogénéité ». Nous avons signalé dans les lignes précédentes les divergences du chemin, le philosophe poursuivant l'être occulte derrière les apparences et le poète restant plongé dans ces mêmes apparences. L'être avait été défini avant tout comme unité – c'est pourquoi il était caché – et cette unité était sans aucun doute l'aimant suscitant la violence philosophique. Les apparences se détruisent les unes les autres, elles sont en guerre perpétuelle, celui qui vit en elles, périt. Il faut « échapper aux apparences », d'abord, et sauver ensuite les apparences elles-mêmes : les résoudre, les rendre cohérentes grâce à cette invisible unité. Et celui qui a atteint l'unité a aussi atteint toutes les choses qui sont, car en tant qu'elles sont, elles en participent ou en tant qu'elles sont, elles sont unes. Qui donc possède l'unité possède tout. Comment ne pas comprendre l'urgence du philosophe, la terrible violence qui lui fait rompre les chaînes qui le lient à la terre et à ses compagnons ; quelle rupture ne serait pas justifiée par cet espoir de tout posséder, tout? Si Platon nous séduit tant avec le « Mythe de la Caverne » c'est, ni plus ni moins, parce qu'il nous y découvre l'espérance de la phi-

losophie, l'espérance qui est la justification ultime, totale. L'espérance de la philosophie, car il nous montre qu'elle en a une ; religion, poésie et même cette forme spéciale de poésie qu'est la tragédie sont des formes de l'espérance, alors que la philosophie serait plutôt désespérée, désolée. Peut-être les plus grands philosophes n'ont-ils rien fait d'autre ; au terme de leurs chaînes de raisons forgées pour briser les chaînes du monde et de la nature, quelque chose les brise aussi ces chaînes, qui s'appelle tantôt vie théorétique, tantôt « *amor intellectualis* », tantôt « autonomie de la personne humaine ».

Il faut échapper aux apparences pour atteindre l'unité, dit le philosophe ; le poète reste attaché à elles, aux séduisantes apparences : comment peut-il, s'il est un homme, vivre dans une telle dispersion ?

Étonné et dispersé est le cœur du poète – « mon cœur battait, confondu, dispersé » .¹ Il n'y a pas de doute que ce premier moment d'étonnement se prolonge longtemps chez le poète mais, ne nous y trompons pas, ce n'est pas chez lui un état permanent auquel il ne peut échapper. Non, la poésie a elle aussi sa propre énergie ; elle a aussi son unité, son arrière-monde.

¹ Antonio Machado.

Si le poète n'avait pas d'énergie, il n'y aurait pas de poésie, pas de parole. Toute parole requiert un éloignement de la réalité à laquelle elle renvoie ; toute parole est aussi la libération de qui la prononce. Celui qui parle, fût-ce des apparences, n'est pas entièrement esclave ; celui qui parle, fût-ce de la multiplicité la plus bigarrée, vient d'atteindre une sorte d'unité, car pris dans le pur saisissement, dans ce qui change et s'écoule, il ne réussirait à rien préférer, pas même un chant.

Nous venons de mentionner quelque chose de proche, de très proche de la poésie, car elles furent longtemps liées : la musique. Et c'est dans la musique que resplendit le plus doucement l'unité. Chaque pièce musicale est une unité et elle n'est cependant composée que de fugaces instants. Le musicien n'a pas eu besoin de recourir à un être caché et identique à lui-même pour atteindre la transparente et indestructible unité de ses harmonies. Certes, l'unité de l'être à laquelle aspire le philosophe n'est pas la même que cette unité accessible atteinte par la musique. Pour l'instant cette unité de la musique est là, désormais, réalisée, c'est une unité de création ; avec ce qui est dispersé, passager, on a construit quelque chose d'un, d'éternel. De même le poète crée dans son poème une unité avec les mots, ces mots qui tentent de saisir le plus ténu, le plus ailé, le plus singulier de chaque chose, de chaque ins-

tant. Le poème est alors l'unité non invisible mais présente ; l'unité réalisée, incarnée pourrait-on dire. Le poète n'a exercé aucune violence sur les apparences hétérogènes et sans aucune violence il a aussi atteint l'unité. Comme la multiplicité d'abord, elle lui a été donnée, gracieusement, par œuvre des *kharites* – par œuvre de grâce.

Mais, pour l'instant, reste une différence ; alors que le philosophe, s'il touchait à l'unité de l'être, toucherait à une unité absolue, sans le mélange d'aucune multiplicité, l'unité atteinte par le poète dans le poème est toujours incomplète ; le poète le sait et c'est là qu'est son humilité : s'accorder à cette fragile unité. D'où ce frémissement que laisse tout bon poème et cette perspective illimitée, ce sillage que laisse toute poésie derrière elle et qui nous entraîne à sa suite ; cet espace ouvert qui enveloppe toute poésie. Mais même cette unité atteinte, si complète soit-elle, semble toujours gratuite par rapport à l'unité philosophique si obstinément poursuivie.

Le philosophe veut l'un, parce qu'il veut tout, avons-nous dit. Et le poète, à proprement parler, ne veut pas tout, parce qu'il craint que dans ce tout ne se retrouve plus, en effet, chacune des choses et ses nuances. Ce que veut le poète c'est cette chose-là, chacune des choses sans restriction, sans abstraction ni renoncement aucun. Il veut un tout à partir duquel posséder chaque

chose, mais sans que la chose soit pour lui une unité faite de soustractions. La chose du poète n'est jamais la chose conceptuelle de la pensée, mais la chose dans toute sa complexité et sa réalité, la chose fantasmagorique et rêvée, la chose inventée, celle qui a existé et celle qui n'existera jamais. Il veut la réalité, mais la réalité poétique n'est pas seulement celle qui existe, celle qui est, mais celle qui n'est pas ; elle embrasse l'être et le non être en une admirable justice caritative, car tout, tout a le droit d'être, même ce qui n'a jamais pu être. Le poète tire de l'humiliation du non être ce qui gémit en lui, il tire du néant le néant lui-même et lui donne nom et visage. Le poète ne travaille pas pour que, parmi les choses, les unes soient et les autres n'aient pas ce privilège, mais pour que tout ce qui existe et ce qui n'existe pas accède à l'être. Le poète n'a pas peur du néant.

Apparition, présence qui a un arrière-monde sur lequel se fonder. La mathématique porte le chant. La poésie n'aurait-elle pas aussi son arrière-monde, son au-delà sur lequel se fonder, sa mathématique ?

C'est le cas, sans aucun doute : le poète atteint l'unité dans le poème plus vite que le philosophe. L'unité de la poésie vient tout de suite s'incarner dans le poème et c'est pourquoi elle s'éteint vite. La communication entre le logos poétique et la poésie concrète et vivante est plus rapide et plus

fréquente ; le logos de la poésie est de consommation immédiate, journalière ; il descend quotidiennement sur la vie, si quotidiennement que, parfois, il se confond avec elle. C'est le logos qui se prête à être dévoré, consommé ; c'est le logos dispersé de la miséricorde qui s'offre à qui en a besoin, à tous ceux qui en ont besoin. Tandis que celui de la philosophie est immobile, il ne descend pas et n'est accessible qu'à ceux qui peuvent l'atteindre pas à pas.

« Tous les hommes ont par nature le désir de savoir », dit Aristote au début de sa *Métaphysique*, justifiant ainsi par avance ce « savoir qui se cherche ». Mais, si on laisse de côté le fait que tous les hommes peuvent, en effet, avoir besoin de ce savoir, se pose aussitôt la question par laquelle nous demandons des comptes à la philosophie. Si tous ont besoin de toi, comment se fait-il qu'il y en ait si peu qui t'atteignent ?

La Philosophie a-t-elle une fois appartenu à tous ? Le logos a-t-il un jour protégé la faible vie de chaque homme ? Compte tenu de ce que disent les philosophes, sûrement pas, mais il est possible qu'au-delà d'eux-mêmes cela ait eu lieu dans une certaine dimension, dans une certaine forme... Dans une certaine forme, dans une chose sans doute très vivante, très précieuse si bien qu'à la voir détruite – avec l'inconsciente indifférence de certains philosophes qui semblent

de nos jours n'avoir cure de l'utilité de la philosophie – à voir le vide qu'elle laisse dans la vie de l'homme, c'est aujourd'hui que nous en prenons le plus conscience.

Mais avec la poésie, par contre, le problème ne se pose pas. La poésie, avec humilité, ne s'est pas fondée, ne s'est pas instituée elle-même, elle n'a pas commencé par dire que tous les hommes ont naturellement besoin d'elle. Car elle est une et différente pour chacun. Son unité est si souple, si cohérente qu'elle peut s'adapter, se dilater et presque disparaître : pour chacun, elle descend dans sa chair, dans son sang, dans ses rêves.

Aussi l'unité à laquelle aspire le poète est-elle si éloignée de l'unité vers laquelle s'engage le philosophe. Ce que veut par-dessus tout le philosophe, c'est l'un et rien d'autre.

C'est pourquoi le poète ne croit pas à la vérité, à cette vérité qui présuppose qu'il y a des choses qui sont et des choses qui ne sont pas, ni au couple vérité-mensonge. Pour le poète il n'y a pas de mensonge, excepté celui d'exclure comme mensongers certains mots. Ce qui expliquerait que face à un homme de pensée le poète donne d'abord l'impression d'être un sceptique. Mais il n'en n'est rien : aucun poète ne peut être sceptique, il aime la vérité mais pas la vérité qui exclut, pas la vérité qui impose, choisit, sélectionne ce qui va être érigé en modèle de tout le reste, de

tout. Et n'est-ce pas pour cela qu'on aura eu le désir du tout : pour pouvoir être possédé, assujéti, dominé ? On en a quelques exemples.

Quoiqu'il en soit, le « tout » du poète est bien différent, car ce n'est pas le tout comme horizon ni comme principe mais un « tout » *a posteriori* qui ne sera tel que lorsque chaque chose aura atteint sa plénitude.

La divergence entre les deux logos est suffisamment importante pour que leurs chemins se tournent le dos pendant longtemps. La philosophie possédait la vérité, l'unité. Et même l'éthique, car la vérité philosophique était conquise difficilement, pas à pas, de telle sorte qu'en y touchant, celui qui la trouve, se sent devenir un, devenir lui-même. Orgueil de la philosophie ! L'unité et la grâce que trouve le poète comme une source miraculeuse sur son chemin sont données, sont découvertes soudain et totalement, sans voies préparatoires, sans étapes ni détours. Le poète n'a pas de méthode... ni d'éthique.

Tel est, semble-t-il, le premier face-à-face de la pensée et de la poésie dans leur rencontre première, quand l'orgueilleuse Philosophie se libère de ce qui fut son essence originale ; quand la Philosophie se résout à être raison qui capte l'être, un être qui, exprimé par le logos, nous montre la vérité. La vérité... Comment, si elle la possédait, la philosophie n'a-t-elle pas été le seul chemin de

l'homme de ce monde vers ce haut ciel immuable où resplendissent les idées ? Le chemin a été parcouru, oui, mais il y a quelque chose en l'homme qui n'est pas raison, ni être, ni unité, ni vérité – cette raison, cet être, cette unité, cette vérité. Cela, il n'était pas facile de le démontrer, on l'a refusé, car la poésie n'est pas née dans la polémique et sa généreuse présence ne s'est jamais affirmée polémiquement. Elle ne s'est opposée à rien en surgissant.

La poésie n'est pas polémique mais elle peut perdre espoir et se troubler sous l'empire de la froide clarté du logos philosophique, et même éprouver la tentation de se réfugier dans son espace. Espace qui n'a jamais pu la contenir, ni la définir. Et comme le philosophe sentait qu'elle lui échappait, il l'a bannie. Vagabonde, errante, la poésie a traversé de longs siècles. Et aujourd'hui même, contempler son étroite fécondité est source de tristesse et d'angoisse, car la poésie est née pour être le sel de la terre et une grande partie de la terre ne l'accueille toujours pas. Paisible, hermétique, la vérité ne l'accueille toujours pas. « Au commencement était le logos. » Oui, mais « le logos s'est fait chair et il a habité parmi nous, tout empli de grâce et de vérité. » *

* Voir Notes p. 161